Saint Genest

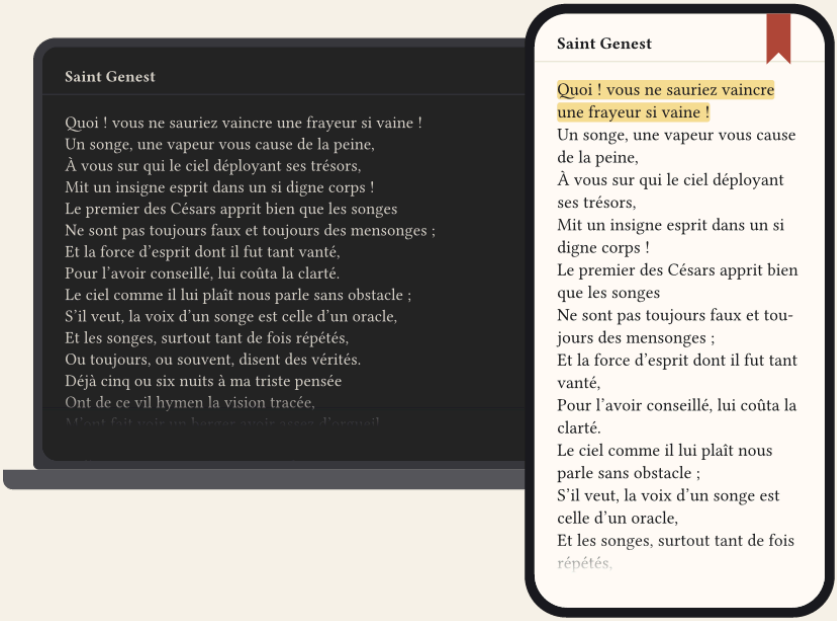
Jean de Rotrou

1646

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/rotrou/le-veritable-saint-genest

Ce livre vous suit partout

Lisez-le aussi en ligne sur Classiques.app : le même texte, gratuit, sur téléphone comme sur ordinateur.



Votre page gardée

Vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.

Vos citations

Gardez et partagez les phrases qui vous marquent.

Autour du texte

Résumé, personnages et commentaires.

Ouvrir le livre en ligne

La lecture est gratuite, sans inscription.
classiques.app/livres/rotrou/le-veritable-saint-genest

Sommaire

Acteurs 5
Acte premier 5
Scène première 5
Scène II 8
Scène III 9
Scène IV 12
Scène V 12
Acte II 16
Scène première 16
Scène II 18
Scène III 21
Scène IV 21
Scène V 22
Scène VI 23
Acte III 30
Scène première 30
Scène II 30
Scène III 34
Scène IV 34
Scène V 40
Scène VI 42
Acte IV 42
Scène première 42
Scène II 42
Scène III 45
Scène IV 49
Scène V 51
Scène VI 51
Scène VII 55
Scène VIII 56
Acte V 57
Scène première 57
Scène II 60
Scène III 64

Scène IV 65
Scène V 66
Scène VI 67

Comédien païen, représentant le martyre d'Adrien
Tragédie

Acteurs

- Dioclétien, empereur.
- Maximin, empereur.
- Valérie, fille de Dioclétien.
- Camille, suivante de Valérie.
- Plancien, préfet.
- Genest, comédien.
- Marcelle, comédienne.
- Octave, comédien.
- Sergeste, comédien.
- Lentule, comédien.
- Albin, comédien.
- Un décorateur.
- Un geôlier.
- Adrien, représenté par Genest.
- Natalie, — par Marcelle.
- Flavie, — par Sergeste.
- Maximin, — par Octave.
- Anthisme, — par Lentule.
- Un garde, — par Albin.
- Un page.
- Suite de soldats et Gardes.

Acte premier

Scène première

Valérie, Camille.

Camille
Quoi ! vous ne sauriez vaincre une frayeur si vaine !
Un songe, une vapeur vous cause de la peine,
À vous sur qui le ciel déployant ses trésors,
Mit un insigne esprit dans un si digne corps !

Valérie
Le premier des Césars apprit bien que les songes
Ne sont pas toujours faux et toujours des mensonges ;
Et la force d'esprit dont il fut tant vanté,
Pour l'avoir conseillé, lui coûta la clarté.
Le ciel comme il lui plaît nous parle sans obstacle ;
S'il veut, la voix d'un songe est celle d'un oracle,
Et les songes, surtout tant de fois répétés,
Ou toujours, ou souvent, disent des vérités.
Déjà cinq ou six nuits à ma triste pensée
Ont de ce vil hymen la vision tracée,
M'ont fait voir un berger avoir assez d'orgueil
Pour prétendre à mon lit qui seroit mon cercueil ;
Et l'empereur mon père, avec violence,
De ce présomptueux appuyer l'insolence.
Je puis, s'il m'est permis, et si la vérité
Dispense les enfans à quelque liberté,
De sa mauvaise humeur craindre un mauvais office ;
Je connois son amour, mais je crains son caprice,
Et vois qu'en tout rencontre il suit aveuglément
La bouillante chaleur d'un premier mouvement.
Sut-il considérer, pour son propre hyménée,
Sous quel joug il baissoit sa tête couronnée,
Quand, empereur, il fit sa couche et son état
Le prix de quelques pains qu'il emprunta soldat,
Et, par une foiblesse à nulle autre seconde,
S'associa ma mère à l'empire du monde ?
Depuis, Rome souffrit et ne réprouva pas
Qu'il commît un Alcide au fardeau d'un Atlas,
Qu'on vît sur l'univers deux têtes souveraines,
Et que Maximien en partageât les rênes.
Mais pourquoi pour un seul tant de maîtres divers,
Et pourquoi quatre chefs au corps de l'univers ?
Le choix de Maximin et celui de Constance
Étoient-ils à l'état de si grande importance
Qu'il en dût recevoir beaucoup de fermeté,
Et ne pût subsister sans leur autorité ?
Tous deux différemment altèrent sa mémoire ;
L'un par sa nonchalance, et l'autre par sa gloire.

Maximin, achevant tant de gestes guerriers,
Semble au front de mon père en voler les lauriers ;
Et Constance, souffrant qu'un ennemi l'affronte,
Dessus son même front en imprime la honte.
Ainsi, ni dans son bon, ni dans son mauvais choix,
D'un conseil raisonnable il n'a suivi les lois ;
Et, déterminant tout au gré de son caprice,
N'en prévoit le succès ni craint le préjudice.

Camille
Vous prenez trop l'alarme, et ce raisonnement
N'est point à votre crainte un juste fondement.
Quand Dioclétien éleva votre mère
Au degré le plus haut que l'univers révère,
Son rang qu'il partageoit n'en devint point plus bas,
Et l'y faisant monter, il n'en descendit pas ;
Il put concilier son honneur et sa flamme,
Et, choisi par les siens, se choisir une femme.
Quelques associés qui règnent avecque lui,
Il est de ses états le plus solide appui :
S'ils sont les matelots de cette grande flotte,
Il en tient le timon, il en est le pilote,
Et ne les associe à des emplois si hauts
Que pour voir des Césars au rang de ses vassaux.
Voyez comme un fantôme, un songe, une chimère,
Vous fait mal expliquer les mouvemens d'un père,
Et qu'un trouble importun vous naît mal à propos
D'où doit si justement naître votre repos.

Valérie
Je ne m'obstine point d'un effort volontaire
Contre tes sentimens en faveur de mon père ;
Et contre un père enfin l'enfant a toujours tort.
Mais me répondras-tu des caprices du sort ?
Ce monarque insolent, à qui toute la terre
Et tous ses souverains sont des jouets de verre,
Prescrit-il son pouvoir ? et quand il en est las,
Comme il les a formés, ne les brise-t-il pas ?
Peut-il pas, s'il me veut dans un état vulgaire,
Mettre la fille au point dont il tira la mère,
Détruire ses faveurs par sa légèreté,

Et de mon songe enfin faire une vérité ?
Il est vrai que la mort, contre son inconstance,
Aux grands cœurs, au besoin, offre son assistance,
Et peut toujours braver son pouvoir insolent ;
Mais si c'est un remède, il est bien violent.

Camille
La mort a trop d'horreur pour espérer en elle ;
Mais espérez au ciel qui vous a fait si belle,
Et qui semble influer avecque la beauté
Des marques de puissance et de prospérité.

Scène II

Les mêmes ; Un page.

Le page
Madame.

Valérie
Que veux-tu ?

Le page
L'empereur, qui m'envoie,
Sur mes pas avec vous vient partager sa joie.

Valérie
Quelle ?

Le page
L'ignorez-vous ? Maximin, de retour
Des pays reculés où se lève le jour,
De leurs rébellions par son bras étouffées,
Aux pieds de l'empereur apporte les trophées ;
Et de là se dispose à l'honneur de vous voir.

(Il sort.)

Camille
Sa valeur vous oblige à le bien recevoir.
Ne lui retenez pas le fruit de sa victoire :
Le plus grand des larcins est celui de la gloire.

Valérie
Mon esprit agité d'un secret mouvement,
De cette émotion chérit le sentiment ;
Et cet heur inconnu, qui flatte ma pensée,

Dissipe ma frayeur et l'a presque effacée.
Laissons notre conduite à la bonté des dieux.

(Voyant Maximin.)
Ô ciel ! qu'un doux travail m'entre au cœur par les yeux !

Scène III

Dioclétien, Maximin, Valérie, Camille, Plancien, Gardes, Soldats.
(bruit de tambours et de trompettes.)

Dioclétien, baisant les mains de Valérie
Déployez, Valérie, et vos traits et vos charmes ;
Au vainqueur d'Orient faites tomber les armes ;
Par lui l'empire est calme et n'a plus d'ennemis.
Soumettez ce grand cœur qui nous a tout soumis ;
Chargez de fers un bras fatal à tant de têtes,
Et faites sa prison le prix de ses conquêtes.
Déjà par ses exploits il avoit mérité
La part que je lui fis de mon autorité ;
Et sa haute vertu, réparant sa naissance,
Lui fit sur mes sujets partager ma puissance.
Aujourd'hui que, pour prix des pertes de son sang,
Je ne puis l'honorer d'un plus illustre rang,
Je lui dois mon sang même ; et, lui donnant ma fille,
Lui fais part de mes droits sur ma propre famille.

(À Maximin.)
Ce présent, Maximin, est encore au-dessous
Du service important que j'ai reçu de vous ;
Mais, pour faire vos prix égaux à vos mérites,
La terre trouveroit ses bornes trop petites ;
Et vous avez rendu mon pouvoir impuissant,
Et restreint envers vous ma force en l'accroissant.

Maximin
La part que vos bontés m'ont fait prendre en l'empire,
N'égale point, seigneur, ces beaux fers où j'aspire.
Tous les arcs triomphans que Rome m'a dressés,
Cèdent à la prison que vous me bâtissez ;
Et de victorieux des bords que l'Inde lave,
J'accepte plus content la qualité d'esclave,

Que dépouillant ce corps vous ne prendrez aux cieux
Le rang par vos vertus acquis entre les dieux :
Mais oser concevoir cette insolente audace,
Est plutôt mériter son mépris que sa grâce ;
Et quoi qu'ait fait ce bras, il ne m'a point acquis
Ni ces titres fameux, ni ce renom exquis
Qui des extractions effacent la mémoire :
Quand à sa vertu seule il faut devoir sa gloire,
Quelque insigne avantage et quelque illustre rang
Dont vous ayez couvert le défaut de mon sang,
Quoi que l'on dissimule, on pourra toujours dire
Qu'un berger est assis au trône de l'empire,
Qu'autrefois mes palais ont été des hameaux,
Que qui gouverne Rome a conduit des troupeaux,
Que pour prendre le fer j'ai quitté la houlette,
Et qu'enfin votre ouvrage est une œuvre imparfaite.
Puis-je, avec ce défaut non encor réparé,
M'approcher d'un objet digne d'être adoré,
Espérer de ses vœux les glorieuses marques,
Prétendre d'étouffer l'espoir de cent monarques,
Passer ma propre attente, et me faire des dieux,
Sinon des ennemis, au moins des envieux ?

Dioclétien
Suffit que c'est mon choix, et que j'ai connoissance
Et de votre personne et de votre naissance,
Et que si l'une enfin n'admet un rang si haut,
L'autre par sa vertu répare son défaut,
Supplée à la nature, élève sa bassesse,
Se reproduit soi-même et forme sa noblesse.
À combien de bergers les Grecs et les Romains
Ont-ils pour leur vertu vu des sceptres aux mains ?
L'histoire, des grands cœurs, la plus chère espérance,
Que le temps traite seule avecque révérence,
Qui ne redoutant rien ne peut rien respecter,
Qui se produit sans fard et parle sans flatter,
N'a-t-elle pas cent fois publié la louange
Des gens que leur mérite a tirés de la fange,
Qui par leur industrie ont leurs noms éclaircis,
Et sont montés au rang où nous sommes assis ?

Cyrus, Sémiramis sa fameuse adversaire,
Noms qu'encore aujourd'hui la mémoire révère,
Lycaste, Parasie, et mille autres divers,
Qui dans les premiers temps ont régi l'univers ;
Et récemment encor dans Rome, Vitellie,
Gordien, Pertinax, Macrin, Probe, Aurélie,
N'y sont-ils pas montés, et fait de mêmes mains
Des règles aux troupeaux et des lois aux humains ?
Et moi-même enfin, moi, qui de naissance obscure
Dois mon sceptre à moi-même et rien à la nature,
N'ai-je pas lieu de croire en cet illustre rang
Le mérite dans l'homme et non pas dans le sang,
D'avoir à qui l'accroît fait part de ma puissance,
Et choisi la personne et non pas la naissance ?

(À Valérie.)
Vous, cher fruit de mon lit, beau prix de ses exploits,
Si ce front n'est menteur, vous approuvez mon choix,
Et tout ce que l'amour imprime d'allégresse
Sur le front d'une fille amante, mais princesse,
Y fait voir sagement que mon élection
Se trouve un digne objet de votre passion.

Valérie
Ce choix étant si rare, et venant de mon père,
Mon goût seroit mauvais s'il s'y trouvoit contraire.
Oui, seigneur, je l'approuve, et bénis le destin
D'un heureux accident que j'ai craint ce matin.

(Se tournant vers Camille.)
Mon songe est expliqué : j'épouse en ce grand homme
Un berger, il est vrai, mais qui commande à Rome.
Le songe m'effrayoit, et j'en chéris l'effet ;
Et ce qui fut ma peur est enfin mon souhait.

Maximin, lui baisant la main
Ô favorable arrêt, qui me comble de gloire,
Et fait de ma prison ma plus digne victoire !

Camille
Ainsi souvent le ciel conduit tout à tel point
Que ce qu'on craint arrive, et qu'il n'afflige point,
Et que ce qu'on redoute est enfin ce qu'on aime.

Scène IV

Les mêmes ; Un page.

Le page
Genest attend, seigneur, dans un désir extrême,
De s'acquitter des vœux dus à vos majestés.

Dioclétien
Qu'il entre.

(Le page sort.)

Camille, à Valérie
Il manquoit seul à vos prospérités ;
Et quel que soit votre heur, son art, pour le parfaire,
Semble en quelque façon vous être nécessaire.
Madame, obtenez-nous ce divertissement
Que vous-même estimez et trouvez si charmant.

Scène V

Genest, Dioclétien, Maximin, Plancien, Valérie, Camille, Gardes, Soldats.

Genest
Si parmi vos sujets une abjecte fortune
Permet de partager l'allégresse commune,
Et de contribuer en ces communs désirs,
Sinon à votre gloire, au moins à vos plaisirs,
Ne désapprouvez pas, ô généreux monarques,
Que notre affection vous produise ses marques,
Et que mes compagnons vous offrent par ma voix,
Non des tableaux parlans de vos rares exploits,
Non cette si célèbre et si fameuse histoire
Que vos heureux succès laissent à la mémoire
(Puisque le peuple grec non plus que le romain,
N'a point pour les tracer une assez docte main),
Mais quelque effort au moins par qui nous puissions dire
Vous avoir délassé du grand faix de l'empire,
Et, par ce que notre art aura de plus charmant,
Avoir à vos grands soins ravi quelque moment.

Dioclétien
Genest, ton soin m'oblige, et la cérémonie



Saint Genest est dans la bibliographie officielle du BTS 2027.

D’autres œuvres du programme
se lisent aussi sur Classiques.app.

Voir les œuvres du programme

Gratuit, sans inscription.

Le livre continue à la page suivante.

Du beau jour où ma fille à ce prince est unie,
Et qui met notre joie en un degré si haut,
Sans un trait de ton art auroit quelque défaut.
Le théâtre aujourd'hui, fameux par ton mérite,
À ce noble plaisir puissamment sollicite,
Et dans l'état qu'il est ne peut, sans être ingrat,
Nier de lui devoir son plus brillant éclat :
Avec confusion j'ai vu cent fois tes feintes
Me livrer malgré moi de sensibles atteintes ;
En cent sujets divers, suivant tes mouvemens,
J'ai reçu de tes feux de vrais ressentimens ;
Et l'empire absolu que tu prends sur une âme
M'a fait cent fois de glace et cent autres de flamme.
Par ton art les héros, plutôt ressuscités
Qu'imités en effet et que représentés,
De cent et de mille ans après leurs funérailles,
Font encor des progrès et gagnent des batailles,
Et sous leurs noms fameux établissent des lois ;
Tu me fais en toi seul maître de mille rois.
Le comique où ton art également succède,
Est contre la tristesse un si pressant remède,
Qu'un seul mot, quand tu veux, un pas, une action
Ne laisse plus de prise à cette passion,
Et, par une soudaine et sensible merveille,
Jette la joie au cœur par l'œil ou par l'oreille.

Genest
Cette gloire, seigneur, me confond à tel point.....

Dioclétien
Crois qu'elle est légitime, et ne t'en défends point.
Mais passons aux auteurs, et dis-nous quel ouvrage
Aujourd'hui dans la scène a le plus haut suffrage,
Quelle plume est en règne, et quel fameux esprit
S'est acquis dans le cirque un plus juste crédit,

Genest
Les goûts sont différens, et souvent le caprice
Établit ce crédit bien plus que la justice.

Dioclétien
Mais entre autres encor, qui l'emporte en ton sens ?

Genest
Mon goût, à dire vrai, n'est point pour les récens :
De trois ou quatre au plus, peut-être la mémoire
Jusqu'aux siècles futurs conservera la gloire ;
Mais de les égaler à ces fameux auteurs
Dont les derniers des temps seront adorateurs,
Et de voir leurs travaux avec la révérence
Dont je vois les écrits d'un Plaute et d'un Térence,
Et de ces doctes Grecs, dont les rares brillans
Font qu'ils vivent encor si beaux après mille ans,
Et dont l'estime enfin ne peut être effacée,
Ce seroit vous mentir et trahir ma pensée.

Dioclétien
Je sais qu'en leurs écrits l'art et l'invention
Sans doute ont mis la scène en sa perfection ;
Mais ce que l'on a vu n'a plus la douce amorce
Ni le vif aiguillon dont la nouveauté force ;
Et ce qui surprendra nos esprits et nos yeux,
Quoique moins achevé, nous divertira mieux.

Genest
Nos plus nouveaux sujets, les plus dignes de Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un grand homme
À qui les rares fruits que la muse produit,
Ont acquis dans la scène un légitime bruit,
Et de qui certes l'art comme l'estime est juste,
Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste ;
Ces poëmes sans prix, où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
Rendront de leurs beautés votre oreille idolâtre,
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

Valérie
J'ai su la haute estime où l'on les a tenus,
Mais leurs sujets enfin sont des sujets connus ;
Et quoi qu'ils aient du beau, la plus rare merveille
Quand l'esprit la connoît ne surprend plus l'oreille.
Ton art est toujours même, et tes charmes égaux
Aux sujets anciens aussi-bien qu'aux nouveaux ;
Mais on vante sur tout l'inimitable adresse
Dont tu feins d'un chrétien le zèle et l'allégresse,

Quand, le voyant marcher du baptême au trépas,
Il semble que les feux soient des fleurs sous tes pas.

Maximin
L'épreuve en est aisée.

Genest
Elle sera sans peine,
Si votre nom, seigneur, nous est libre en la scène ;
Et la mort d'Adrien, l'un de ces obstinés
Par vos derniers arrêts naguère condamnés,
Vous sera figurée avec un art extrême,
Et si peu différent de la vérité même,
Que vous nous avoûrez de cette liberté
Où César à César sera représenté ;
Et que vous douterez si dans Nicomédie,
Vous verrez l'effet même ou bien la comédie.

Maximin
Oui, crois qu'avec plaisir je serai spectateur
En la même action dont je serai l'acteur.
Va, prépare un effort digne de la journée
Où le ciel, m'honorant d'un si juste hyménée,
Met, par une aventure incroyable aux neveux,
Mon bonheur et ma gloire au-dessus de mes vœux.

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte II

Scène première

(Le théâtre s'ouvre.)
Genest, s'habillant, et tenant son rôle ; Le décorateur.

Genest
Il est beau ; mais encore, avec peu de dépense,
Vous pouviez ajouter à la magnificence,
N'y laisser rien d'aveugle, y mettre plus de jour,
Donner plus de hauteur aux travaux d'alentour,
En marbrer les dehors, en jasper leurs colonnes,
Enrichir les tympans, leurs cimes, leurs couronnes,

Mettre en vos coloris plus de diversité,
En vos carnations plus de vivacité ;
Draper mieux ces habits, reculer ces paysages ;
Y faire des jets d'eau et marquer leurs ombrages ;
Et surtout en la toile où vous peignez vos cieux
Faire un jour naturel au jugement des yeux ;
Au lieu que la couleur m'en semble un peu meurtrie.

Le décorateur
Le temps nous a manqué plutôt que l'industrie ;
Joint qu'on voit mieux de loin ces raccourcissemens,
Ces corps sortant du plan de ces refondremens ;
L'approche à ces dessins ôte leurs perspectives,
En confond les faux jours, rend leurs couleurs moins vives,
Et, comme à la nature, est nuisible à notre art,
À qui l'éloignement semble apporter du fard :
La grâce une autre fois y sera plus entière.

Genest
Le temps nous presse ; allez préparer la lumière.

(Il lit son rôle.)
(Le décorateur sort.)
« Ne délibère plus, Adrien, il est temps
» De suivre avec ardeur ces fameux combattans :
» Si la gloire te plaît, l'occasion est belle ;
» La querelle du ciel à ce combat t'appelle,
» La torture, le fer et la flamme t'attend :
» Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant ;
» Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
» Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes ;
» Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
» Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.

(Il répète encore ces quatre derniers vers.)
» Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
» Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes ;
» Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
» Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang. »

Scène II

Marcelle, achevant de s'habiller, et tenant son rôle ; Genest.

Marcelle
Dieux ! comment en ce lieu faire la comédie ?
De combien d'importuns j'ai la tête étourdie !
Combien à les ouïr je fais de languissans !
Par combien d'attentats j'entreprends sur les sens !
Ma voix rendroit les bois et les rochers sensibles ;
Mes plus simples regards sont des meurtres visibles ;
Je foule autant de cœurs que je marche de pas ;
La troupe, en me perdant, perdroit tous ses appas ;
Enfin, s'ils disent vrai, j'ai lieu d'être bien vaine.
De ces faux courtisans toute ma loge est pleine ;
Et, lasse au dernier point d'entendre leurs douceurs,
Je les en ai laissés absolus possesseurs.
Je crains plus que la mort cette engeance idolâtre
De lutins importuns qu'engendre le théâtre,
Et que la qualité de la profession
Nous oblige à souffrir avec discrétion.

Genest
Outre le vieil usage où nous trouvons le monde,
Les vanités encor dont votre sexe abonde
Vous font avec plaisir supporter cet ennui,
Par qui tout votre temps devient le temps d'autrui.
Avez-vous repassé cet endroit pathétique
Où Flavie en sortant vous donne la réplique,
Et vous souvenez-vous qu'il s'y faut exciter ?

Marcelle, lui donnant son rôle
J'en prendrai votre avis, oyez-moi réciter.

(Elle répète.)
« J'ose à présent, ô ciel, d'une vue assurée,
» Contempler les brillans de ta voûte azurée,
» Et nier ces faux dieux qui n'ont jamais foulé
» De ce palais roulant le lambris étoilé.
» À ton pouvoir, seigneur, mon époux rend hommage ;
» Il professe ta foi, ses fers t'en sont un gage ;
» Ce redoutable fléau des dieux sur les chrétiens,
» Ce lion altéré du sacré sang des tiens,

» Qui de tant d'innocens crut la mort légitime,
» De ministre qu'il fut, s'offre enfin pour victime,
» Et, patient agneau, tend à ses ennemis
» Un col à ton saint joug heureusement soumis. »

Genest
Outre que dans la cour que vous avez charmée
On sait que votre estime est assez confirmée,
Ce récit me surprend, et vous peut acquérir
Un renom au théâtre à ne jamais mourir.

Marcelle
Vous m'en croyez bien plus que je ne m'en présume.

Genest
La cour viendra bientôt ; commandez qu'on allume.

(Il repasse son rôle.)
(Marcelle sort.)
« Il seroit, Adrien, honteux d'être vaincu ;
» Si ton Dieu veut ta mort, c'est déjà trop vécu ;
» J'ai vu, ciel, tu le sais par le nombre des âmes
» Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
» Dessus les grils ardens et dedans les taureaux,
» Chanter les condamnés et trembler les bourreaux.

(Il répète ces quatre derniers vers.)
» J'ai vu, ciel, tu le sais par le nombre des âmes
» Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
» Dessus les grils ardens et dedans les taureaux,
» Chanter les condamnés et trembler les bourreaux. »
Dieux, prenez contre moi ma défense et la vôtre ;
D'effet comme de nom je me trouve être un autre ;
Je feins moins Adrien que je ne le deviens,
Et prends avec son nom des sentimens chrétiens.
Je sais, pour l'éprouver, que par un long étude
L'art de nous transformer nous passe en habitude,
Mais il semble qu'ici des vérités sans fard
Passent et l'habitude et la force de l'art,
Et que Christ me propose une gloire éternelle
Contre qui ma défense est vaine et criminelle ;
J'ai pour suspects vos noms de dieux et d'immortels,
Je répugne aux respects qu'on rend à vos autels ;

Mon esprit, à vos lois secrètement rebelle,
En conçoit un mépris qui fait mourir son zèle ;
Et, comme de profane enfin sanctifié,
Semble se déclarer pour un crucifié.
Mais où va ma pensée, et par quel privilége
Presque insensiblement passé-je au sacrilége,
Et du pouvoir des dieux perds-je le souvenir ?
Il s'agit d'imiter, et non de devenir.

(Le ciel s'ouvre.)

Une voix
Poursuis, Genest, ton personnage ;
Tu n'imiteras point en vain ;
Ton salut ne dépend que d'un peu de courage,
Et Dieu t'y prêtera la main.

Genest
Qu'entends-je, juste ciel, et par quelle merveille,
Pour me toucher le cœur me frappes-tu l'oreille ?
Souffle doux et sacré qui me viens enflammer,
Esprit saint et divin qui me viens animer,
Et qui me souhaitant m'inspires le courage,
Travaille à mon salut, achève ton ouvrage,
Guide mes pas douteux dans le chemin des cieux,
Et pour me les ouvrir dessille-moi les yeux.
Mais, ô vaine créance et frivole pensée,
Que du ciel cette voix me doive être adressée !
Quelqu'un s'apercevant du caprice où j'étois,
S'est voulu divertir par cette feinte voix,
Qui d'un si prompt effet m'excite tant de flamme,
Et qui m'a pénétré jusqu'au profond de l'âme.
Prenez, dieux, contre Christ, prenez votre parti,
Dont ce rebelle cœur s'est presque départi ;
Et toi contre les dieux, ô Christ, prends ta défense,
Puisqu'à tes lois ce cœur fait encor résistance ;
Et dans l'onde agitée où flottent mes esprits
Terminez votre guerre, et m'en faites le prix.
Rendez-moi le repos dont ce trouble me prive.

Scène III

Le décorateur, Genest.

Le décorateur
Hâtez-vous, il est temps ; toute la cour arrive.

Genest
Allons, tu m'as distrait d'un rôle glorieux
Que je représentois devant la cour des cieux,
Et de qui l'action m'est d'importance extrême,
Et n'a pas un objet moindre que le ciel même.
Préparons la musique, et laissons-les placer.

Le décorateur, à part
Il repassoit son rôle et s'y veut surpasser.

(Ils sortent.)

Scène IV

Dioclétien, Maximin, Valérie, Camille, Plancien, Soldats, Gardes.

Valérie
Mon goût, quoi qu'il en soit, est pour la tragédie :
L'objet en est plus haut, l'action plus hardie ;
Et les pensers pompeux et pleins de majesté
Lui donnent plus de poids et plus d'autorité.

Maximin
Elle l'emporte enfin par les illustres marques
D'exemple des héros, d'ornement des monarques,
De règle et de mesure à leurs affections,
Par ses événemens et par ses actions.

Plancien
Le théâtre aujourd'hui, superbe en sa structure,
Admirable en son art, et riche en sa peinture,
Promet pour le sujet de mêmes qualités.

Maximin
Les effets en sont beaux, s'ils sont bien imités.
Vous verrez un des miens, d'une insolente audace,
Au mépris de la part qu'il s'acquit en ma grâce,
Au mépris de ses jours, au mépris de nos dieux,
Affronter le pouvoir de la terre et des cieux ;

Et faire à mon amour succéder tant de haine,
Que bien loin d'en souffrir le spectacle avec peine,
Je verrai d'un esprit tranquille et satisfait
De son zèle obstiné le déplorable effet,
Et remourir ce traître après sa sépulture,
Sinon en sa personne, au moins en sa figure.

Dioclétien
Pour le bien figurer, Genest n'oublîra rien :
Écoutons seulement et trêve à l'entretien.

(On entend une voix accompagnée d'un luth.)
(LA PIÈCE COMMENCE.)

Scène V

Les mêmes, assis ; Adrien, sur un théâtre élevé, représenté par Genest.

Adrien
Ne délibère plus, Adrien il est temps
De suivre avec ardeur ces fameux combattans :
Si la gloire te plaît l'occasion est belle ;
La querelle du ciel à ce combat t'appelle ;
La torture, le fer et la flamme t'attend ;
Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant ;
Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
Tendre aux tyrans les mains, et mettre bas les armes ;
Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
La faveur de César, qu'un peuple entier t'envie,
Ne peut durer au plus que le cours de sa vie ;
De celle de ton Dieu, non plus que de ses jours,
Jamais nul accident ne bornera le cours :
Déjà de ce tyran la puissance irritée,
Si ton zèle te dure, a ta perte arrêtée.
Il seroit, Adrien, honteux d'être vaincu ;
Si ton Dieu veut ta mort, c'est déjà trop vécu.
J'ai vu, ciel, tu le sais par le nombre des âmes
Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
Dessus les grils ardens et dedans les taureaux,
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux ;

J'ai vu tendre aux enfans une gorge assurée
À la sanglante mort qu'ils voyoient préparée,
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux,
Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux ;
J'en ai vu que le temps prescrit par la nature
Étoit près de pousser dedans la sépulture,
Dessus les échafauds presser ce dernier pas,
Et d'un jeune courage affronter le trépas.
J'ai vu mille beautés en la fleur de leur âge,
À qui jusqu'aux tyrans chacun rendoit hommage,
Voir avecque plaisir meurtris et déchirés
Leurs membres précieux de tant d'yeux adorés.
Vous l'avez vu, mes yeux, et vous craindriez sans honte,
Ce que tout sexe brave et que tout âge affronte !
Cette vigueur peut-être est un effort humain.
Non, non, cette vertu, Seigneur, vient de ta main ;
L'âme la puise au lieu de sa propre origine,
Et, comme les effets, la source en est divine.
C'est du ciel que me vient cette noble vigueur
Qui me fait des tourmens mépriser la rigueur,
Qui me fait défier les puissances humaines,
Et qui fait que mon sang se déplaît dans mes veines,
Qu'il brûle d'arroser cet arbre précieux
Où pend pour nous le fruit le plus chéri des cieux.
J'ai peine à concevoir ce changement extrême,
Et sens que, différent et plus fort que moi-même,
J'ignore toute crainte, et puis voir sans terreur,
La face de la mort en sa plus noire horreur.
Un seul bien que je perds, la seule Natalie,
Qu'à mon sort un saint joug heureusement allie,
Et qui de ce saint zèle ignore le secret,
Parmi tant de ferveur mêle quelque regret.
Mais que j'ai peu de cœur si ce penser me touche !
Si proche de la mort, j'ai l'amour en la bouche !

Scène VI

Les mêmes ; Flavie, représenté par Sergeste, deux Gardes.

Flavie
Je crois, cher Adrien, que vous n'ignorez pas
Quel important sujet adresse ici mes pas ;
Toute la cour en trouble attend d'être éclaircie
D'un bruit dont au palais votre estime est noircie,
Et que vous confirmez par votre éloignement :
Chacun selon son sens en croit diversement ;
Les uns, que pour railler cette erreur s'est semée,
D'autres, que quelque sort a votre âme charmée,
D'autres, que le venin de ces lieux infectés
Contre votre raison a vos sens révoltés ;
Mais surtout de César la croyance incertaine
Ne peut où s'arrêter, ni s'asseoir qu'avec peine.

Adrien
À qui dois-je le bien de m'avoir dénoncé ?

Flavie
Nous étions au palais, où César empressé
De grand nombre des siens, qui lui vantoient leur zèle
À mourir pour les dieux ou venger leur querelle :
« Adrien, a-t-il dit, d'un visage remis,
» Adrien leur suffit contre tant d'ennemis :
» Seul contre ces mutins il soutiendra leur cause ;
» Sur son unique soin mon esprit se repose :
» Voyant le peu d'effet que la rigueur produit,
» Laissons éprouver l'art où la force est sans fruit ;
» Leur obstination s'irrite par les peines ;
» Il est plus de captifs que de fers et de chaînes ;
» Les cachots trop étroits ne les contiennent pas ;
» Les haches et les croix sont lasses de trépas ;
» La mort, pour la trop voir, ne leur est plus sauvage ;
» Pour trop agir contre eux le feu perd son usage ;
» En ces horreurs enfin le cœur manque aux bourreaux,
» Aux juges la constance, aux mourans les travaux.
» La douceur est souvent une invincible amorce
» À ces cœurs obstinés, qu'on aigrit par la force. »
Titien, à ces mots, dans la salle rendu,
« Ah ! s'est-il écrié, César, tout est perdu. »
La frayeur à ce cri par nos veines s'étale,
Un murmure confus se répand dans la salle :



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/rotrou/le-veritable-saint-genest

Le livre continue à la page suivante.

« Qu'est-ce ? a dit l'empereur, interdit et troublé.
» Le ciel s'est-il ouvert ? le monde a-t-il tremblé ?
» Quelque foudre lancé menace-t-il ma tête ?
» Rome d'un étranger est-elle la conquête ?
» Ou quelque embrasement consume-t-il ces lieux ? »
« Adrien, a-t-il dit, pour Christ renonce aux dieux. »

Adrien
Oui sans doute, et de plus à César, à moi-même,
Et soumets tout, Seigneur, à ton pouvoir suprême.

Flavie
Maximin à ce mot, furieux, l'œil ardent,
Signes avant-coureurs d'un funeste accident,
Pâlit, frappe du pied, frémit, déteste, tonne,
Comme désespéré, ne connoît plus personne,
Et nous fait voir au vif le geste et la couleur
D'un homme transporté d'amour et de douleur.
Et j'entends Adrien vanter encor son crime !
De César, de son maître il paie ainsi l'estime,
Et reconnoît si mal qui lui veut tant de bien !

Adrien
Qu'il cesse de m'aimer, ou qu'il m'aime chrétien.

Flavie
Les dieux, dont comme nous les monarques dépendent,
Ne le permettent pas, et les lois le défendent.

Adrien
C'est le Dieu que je sers qui fait régner les rois,
Et qui fait que la terre en révère les lois.

Flavie
Sa mort sur un gibet marque son impuissance.

Adrien
Dites mieux son amour et son obéissance.

Flavie
Sur une croix enfin.....

Adrien
Sur un bois glorieux ;
Qui fut moins une croix qu'une échelle des cieux.

Flavie
Mais ce genre de mort ne pouvoit être pire.

Adrien
Mais mourant, de la mort il détruisit l'empire.

Flavie
L'auteur de l'univers entrer dans un cercueil !

Adrien
Tout l'univers aussi s'en vit tendu de deuil ;
Et le ciel effrayé nous cacha sa lumière.

Flavie
Si vous vous repaissez de ces vaines chimères,
Ce mépris de nos dieux et de votre devoir
En l'esprit de César détruira votre espoir.

Adrien
César m'abandonnant, Christ est mon assurance ;
C'est l'espoir des mortels dépouillés d'espérance.

Flavie
Il vous peut même ôter vos biens si précieux.

Adrien
J'en serai plus léger pour monter dans les cieux.

Flavie
L'indigence est à l'homme un monstre redoutable.

Adrien
Christ qui fut homme et Dieu naquit dans une étable.
Je méprise vos biens et leur fausse douceur,
Dont on est possédé plutôt que possesseur.

Flavie
Sa piété l'oblige, autant que sa justice,
À faire des chrétiens un égal sacrifice.

Adrien
Qu'il fasse, il tarde trop.

Flavie
Que votre repentir.....

Adrien
Non, non, mon sang, Flavie, est tout prêt à sortir.

Flavie
Si vous vous obstinez, votre perte est certaine.

Adrien
L'attente m'en est douce, et la menace vaine.

Flavie
Quoi ! vous n'ouvrirez point l'oreille à mes avis,
Aux soupirs de la cour, aux vœux de vos amis,
À l'amour de César, aux cris de Natalie,
À qui si récemment un si beau nœud vous lie ?
Voudriez-vous souffrir que dans cet accident
Ce soleil de beauté trouvât son occident ?
À peine, depuis l'heure à ce nœud destinée,
A-t-elle vu flamber les torches d'hyménée :
Encor si quelque fruit de vos chastes amours
Devoit après la mort perpétuer vos jours !
Mais vous voulez mourir avecque la disgrâce
D'éteindre votre nom avecque votre race,
Et, suivant la fureur d'un aveugle transport,
Nous être tout ravi par une seule mort !
Si votre bon génie attend l'heure opportune,
Savez-vous les emplois dont vous courez fortune ?
L'espoir vous manque-t-il ? et n'osez-vous songer,
Qu'avant qu'être empereur Maximin fut berger ?
Pour peu que sa faveur vous puisse être constante,
Quel défaut vous défend une pareille attente ?
Quel mépris obstiné des hommes et des dieux
Vous rend indifférent et la terre et les cieux ?
Et, comme si la mort vous étoit souhaitable,
Fait que pour l'obtenir vous vous rendez coupable,
Et vous faites César et les dieux ennemis ?
Pesez-en le succès d'un esprit plus remis ;
Celui n'a point péché qui dans la repentance
Témoigne la surprise et suit de près l'offense.

Adrien
La grâce dont le ciel a touché mes esprits
M'a bien persuadé, mais ne m'a point surpris ;
Et, me laissant toucher à cette repentance,
Bien loin de réparer je commettrois l'offense.
Allez : ni Maximin, courtois ou furieux,
Ni ce foudre qu'on peint en la main de vos dieux,
Ni la cour ni le trône, avecque tous leurs charmes,
Ni Natalie enfin avec toutes ses larmes,
Ni l'univers rentrant dans son premier chaos,

Ne divertiroient pas un si ferme propos.

Flavie
Pensez bien aux effets qui suivront mes paroles.

Adrien
Ils seront sans vertu, comme elles sont frivoles.

Flavie
Si raison ni douceur ne vous peut émouvoir,
Mon ordre va plus loin.

Adrien
Faites votre devoir.

Flavie
C'est de vous arrêter, et vous charger de chaînes,
Si, comme je vous dis, l'une et l'autre sont vaines.

(On enchaîne Adrien.)

Adrien
Faites ; je recevrai ces fardeaux précieux
Pour les premiers présens qui me viennent des cieux,
Pour de riches faveurs et de superbes marques
Du César des Césars et du roi des monarques ;
Et j'irai sans contrainte où d'un illustre effort
Les soldats de Jésus triomphent de la mort.

(Ils sortent.)

Dioclétien
En cet acte Genest à mon gré se surpasse.

Maximin
Il ne se peut rien feindre avecque plus de grâce.

Valérie, se levant
L'intermède permet de l'en féliciter,
Et de voir les acteurs.

Dioclétien
Il se faut donc hâter.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Acte III

Scène première

Dioclétien, Maximin, Valérie, Camille, Plancien, Gardes, Soldats.

Valérie
Quel trouble ! quel désordre ! et comment sans miracle
Nous peuvent-ils produire aucun plaisant spectacle ?

Camille
Certes, à voir entre eux cette confusion,
L'ordre de leur récit semble une illusion.

Maximin
L'art en est merveilleux, il faut que je l'avoue ;
Mais l'acteur qui paroît est celui qui me joue,
Et qu'avecque Genest j'ai vu se concerter.
Voyons de quelle grâce il saura m'imiter.

Scène II

Les mêmes ; Maximin, représenté par Octave ; Adrien chargé de fers, représenté par Genest ; Flavie, représenté par Sergeste. Le geôlier, Gardes ; Soldats.

Maximin
Sont-ce là les faveurs, traître, sont-ce les gages,
De ce maître nouveau qui reçoit tes hommages,
Et qu'au mépris des droits et du culte des dieux,
L'impiété chrétienne ose placer aux cieux ?

Adrien
La nouveauté, seigneur, de ce maître des maîtres
Est devant tous les temps et devant tous les êtres :
C'est lui qui du néant a tiré l'univers,
Lui qui dessus la terre a répandu les mers ;
Qui de l'air étendit les humides contrées,
Qui sema de brillans les voûtes azurées,
Qui fit naître la guerre entre les élémens,
Et qui régla des cieux les divers mouvemens ;
La terre à son pouvoir rend un muet hommage,
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage ;
Si l'onde est agitée, il la peut affermir ;

S'il querelle les vents, ils n'osent plus frémir ;
S'il commande au soleil, il arrête sa course ;
Il est maître de tout, comme il en est la source ;
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été ;
De ce maître, seigneur, voilà la nouveauté.
Voyez si sans raison il reçoit mes hommages,
Et si sans vanité j'en puis porter les gages.
Oui, ces chaînes, César, ces fardeaux glorieux,
Sont aux bras d'un chrétien des présens précieux ;
Devant nous ce cher maître en eut les mains chargées,
Au feu de son amour il nous les a forgées ;
Loin de nous accabler, leur faix est notre appui,
Et c'est par ces chaînons qu'il nous attire à lui.

Maximin
Dieux ! à qui pourrons-nous nous confier sans crainte,
Et de qui nous promettre une amitié sans feinte,
De ceux que la fortune attache à nos côtés,
De ceux que nous avons acquis moins qu'achetés,
Qui sous des fronts soumis cachent des cœurs rebelles,
Que par trop de crédit nous rendons infidèles ?
Ô dure cruauté du destin de la cour,
De ne pouvoir souffrir d'inviolable amour,
De franchise sans fard, de vertu qu'offusquée,
De devoir que contraint, ni de foi que manquée !
Qu'entreprends-je, chétif en ces lieux écartés,
Où, lieutenant des dieux justement irrités,
Je fais d'un bras vengeur éclater les tempêtes,
Et poursuis des chrétiens les sacrilèges têtes,
Si, tandis que j'en prends un inutile soin,
Je vois naître chez moi ce que je fuis si loin ?
Ce que j'extirpe ici dans ma cour prend racine,
J'élève auprès de moi ce qu'ailleurs j'extermine.
Ainsi notre fortune, avec tout son éclat,
Ne peut, quoi qu'elle fasse, acheter un ingrat.

Adrien
Pour croire un Dieu, seigneur, la liberté de croire
Est-elle en votre estime une action si noire,
Si digne de l'excès où vous vous emportez,
Et se peut-il souffrir de moindres libertés ?

Si jusques à ce jour vous avez cru ma vie
Inaccessible même aux assauts de l'envie,
Et si les plus censeurs ne me reprochent rien,
Qui m'a fait si coupable en me faisant chrétien ?
Christ réprouve la fraude, ordonne la franchise,
Condamne la richesse injustement acquise,
D'une illicite amour défend l'acte indécent,
Et de tremper ses mains dans le sang innocent :
Trouvez-vous en ces lois aucune ombre de crime,
Rien de honteux aux siens, et rien d'illégitime ?
J'ai contre eux éprouvé tout ce qu'eût pu l'enfer,
J'ai vu bouillir leur sang sous des ongles de fer,
J'ai vu couler leur corps dans la poix et les flammes,
J'ai vu leur chair tomber sous de flambantes lames,
Et n'ai rien obtenu de ces cœurs glorieux
Que de les avoir vus pousser des chants aux cieux,
Prier pour leurs bourreaux au fort de leur martyre,
Pour vos prospérités, et pour l'heur de l'empire.

Maximin
Insolent ! est-ce à toi de te choisir des dieux ?
Les miens, ceux de l'empire et ceux de tes aïeux,
Ont-ils trop foiblement établi leur puissance
Pour t'arrêter au joug de leur obéissance ?

Adrien
Je cherche le salut, qu'on ne peut espérer
De ces dieux de métal qu'on vous voit adorer.

Maximin
Le tien, si cette humeur s'obstine à me déplaire,
Te garantira mal des traits de ma colère,
Que tes impiétés attireront sur toi.

Adrien
J'en parerai les coups du bouclier de la foi.

Maximin
Crains de voir, et bientôt, ma faveur négligée,
Et l'injure des dieux cruellement vengée.
De ceux que par ton ordre on a vu déchirés,
Que le fer a meurtris et le feu dévorés,
Si tu ne divertis la peine où tu t'exposes,

Les plus cruels tourmens n'auront été que roses.

Adrien
Nos corps étant péris, nous espérons qu'ailleurs
Le Dieu que nous servons nous les rendra meilleurs.

Maximin
Traître ! jamais sommeil n'enchantera mes peines
Que ton perfide sang, épuisé de tes veines,
Et ton cœur sacrilège, aux corbeaux exposé,
N'ait rendu de nos dieux le courroux apaisé.

Adrien
La mort dont je mourrai sera digne d'envie,
Quand je perdrai le jour pour l'auteur de la vie.

Maximin, à Flavie
Allez ; dans un cachot accablez-le de fers,
Rassemblez tous les maux que sa secte a soufferts,
Et faites à l'envi contre cet infidèle.....

Adrien
Dites ce converti.

Maximin
Paroître votre zèle ;
Imaginez, forgez ; le plus industrieux
À le faire souffrir sera le plus pieux :
J'emploîrai ma justice où ma faveur est vaine ;
Et qui fuit ma faveur éprouvera ma haine.

Adrien, à part
Comme je te soutiens, Seigneur, sois mon soutien :
Qui commence à souffrir commence d'être tien.

Maximin, à part
Dieux, vous avez un foudre, et cette félonie
Ne le peut allumer et demeure impunie !
Vous conservez la vie et laissez la clarté
À qui vous veut ravir votre immortalité,
À qui contre le ciel soulève un peu de terre,
À qui veut de vos mains arracher le tonnerre,
À qui vous entreprend et vous veut détrôner
Pour un Dieu qu'il se forge et qu'il veut couronner !
Inspirez-moi, grands dieux, inspirez-moi des peines,
Dignes de mon courroux, et dignes de vos haines,

Puisqu'à des attentats de cette qualité,
Un supplice commun est une impunité.

(Il sort.)

Scène III

Flavie, ramenant Adrien à la prison ; Adrien, Le geôlier, Gardes.

Flavie, au geôlier
L'ordre exprès de César le commet en ta garde.

Le geôlier
Le vôtre me suffit, et ce soin me regarde.

Scène IV

Les mêmes ; Natalie, représentée par Marcelle.

Natalie
Ô nouvelle trop vraie ! est-ce là mon époux ?

Flavie
Notre dernier espoir ne consiste qu'en vous :
Rendez-le-nous à vous, à César, à lui-même.

Natalie
Si l'effet n'en dépend que d'un désir extrême....

Flavie
Je vais faire espérer cet heureux changement.
Voyez-le.

(Il sort.)

Adrien, à Natalie
Tais-toi, femme, et m'écoute un moment.
Par l'usage des gens et par les lois romaines,
La demeure, les biens, les délices, les peines,
Tout espoir, tout profit, tout humain intérêt,
Doivent être communs à qui la couche l'est.
Mais que, comme la vie et comme la fortune,
Leur créance toujours leur doive être commune,
D'étendre jusqu'aux dieux cette communauté,
Aucun droit n'établit cette nécessité.
Supposons toutefois que la loi le désire,
Il semble que l'époux, comme ayant plus d'empire,

Ait le droit le plus juste ou le plus spécieux,
De prescrire chez soi le culte de ses dieux.
Ce que tu vois enfin, ce corps chargé de chaînes,
N'est l'effet ni des lois ni des raisons humaines,
Mais de quoi des chrétiens j'ai reconnu le Dieu,
Et dit à vos autels un éternel adieu.
Je l'ai dit, je le dis, et trop tard pour ma gloire,
Puisqu'enfin je n'ai cru qu'étant forcé de croire ;
Qu'après les avoir vus, d'un visage serein,
Pousser des chants aux cieux dans des taureaux d'airain ;
D'un souffle, d'un regard jeter vos dieux par terre,
Et l'argile et le bois s'en briser comme verre.
Je les ai combattus : ces effets m'ont vaincu ;
J'ai reconnu par eux l'erreur où j'ai vécu ;
J'ai vu la vérité, je la suis, je l'embrasse ;
Et si César prétend par force, par menace,
Par offres, par conseil, ou par allèchement,
Et toi ni par soupirs ni par embrassemens,
Ébranler une foi si ferme et si constante,
Tous deux vous vous flattez d'une inutile attente.
Reprends sur ta franchise un empire absolu ;
Que le nœud qui nous joint demeure résolu ;
Veuve dès à présent, par ma mort prononcée,
Sur un plus digne objet adresse ta pensée ;
Ta jeunesse, tes biens, ta vertu, ta beauté,
Te feront mieux trouver que ce qui t'est ôté.
Adieu : pourquoi, cruelle à de si belles choses,
Noyes-tu de tes pleurs ces œillets et ces roses ?
Bientôt, bientôt le sort, qui t'ôte ton époux,
Te fera respirer sous un hymen plus doux.
Que fais-tu ? tu me suis ! Quoi ! tu m'aimes encore ?
Oh ! si de mon désir l'effet pouvoit éclore !
Ma sœur, c'est le seul nom dont je te puis nommer,
Que sous de douces lois nous nous pourrions aimer !
Tu saurois que la mort par qui l'âme est ravie
Est la fin de la mort plutôt que de la vie ;
Qu'il n'est amour ni vie en ce terrestre lieu,
Et qu'on ne peut s'aimer ni vivre qu'avec Dieu.



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Natalie, l'embrassant
Oh ! d'un Dieu tout-puissant merveilles souveraines !
Laisse-moi, cher époux, prendre part en tes chaînes ;
Et, si ni notre hymen ni ma chaste amitié
Ne m'ont assez acquis le nom de ta moitié,
Permets que l'alliance enfin s'en accomplisse,
Et que Christ de ces fers aujourd'hui nous unisse ;
Crois qu'ils seront pour moi d'indissolubles nœuds
Dont l'étreinte en toi seul saura borner mes vœux.

Adrien
Ô ciel ! ô Natalie, ah ! douce et sainte flamme,
Je rallume mes feux et reconnois ma femme.
Puisqu'au chemin du ciel tu veux suivre mes pas,
Sois mienne, chère épouse, au delà du trépas ;
Que mes vœux, que ta foi... Mais, tire-moi de peine :
Ne me flatté-je point d'une créance vaine ?
D'où te vient le beau feu qui t'échauffe le sein ?
Et quand as-tu conçu ce généreux dessein ?
Par quel heureux motif.....

Natalie
Je te vais satisfaire :
Il me fut inspiré presque aux flancs de ma mère ;
Et presque en même instant le ciel versa sur moi
La lumière du jour et celle de la foi.
Il fit qu'avec le lait, pendante à la mamelle,
Je suçai des chrétiens la créance et le zèle ;
Et ce zèle avec moi crut jusqu'à l'heureux jour
Que mes yeux sans dessein m'acquirent ton amour.
Tu sais, s'il t'en souvient, de quelle résistance
Ma mère en cet amour combattit ta constance ;
Non qu'un si cher parti ne nous fût glorieux,
Mais pour sa répugnance au culte de tes dieux.
De César toutefois la suprême puissance
Obtint ce triste aveu de son obéissance ;
Ses larmes seulement marquèrent ses douleurs ;
Car qu'est-ce qu'une esclave a de plus que des pleurs ?
Enfin le jour venu que je te fus donnée :
« Va, me dit-elle à part, va, fille infortunée,
Puisqu'il plaît à César ; mais surtout souviens-toi

D'être fidèle au Dieu dont nous suivons la loi,
De n'adresser qu'à lui tes vœux et tes prières,
De renoncer au jour plutôt qu'à ses lumières,
Et détester autant les dieux de ton époux
Que ses chastes baisers te doivent être doux. »
Au défaut de ma voix mes pleurs lui répondirent.
Tes gens dedans ton char aussitôt me rendirent,
Mais l'esprit si rempli de cette impression
Qu'à peine eus-je des yeux pour voir ta passion ;
Et qu'il fallut du temps pour ranger ma franchise
Au point où ton mérite à la fin l'a soumise.
L'œil qui voit dans les cœurs clair comme dans les cieux
Sait quelle aversion j'ai depuis pour tes dieux ;
Et depuis notre hymen jamais leur culte impie,
Si tu l'as observé, ne m'a coûté d'hostie ;
Jamais sur leurs autels mes encens n'ont fumé ;
Et lorsque je t'ai vu, de fureur enflammé,
Y faire tant offrir d'innocentes victimes,
J'ai souhaité cent fois de mourir pour tes crimes,
Et cent fois vers le ciel, témoin de mes douleurs,
Poussé pour toi des vœux accompagnés de pleurs.

Adrien
Enfin je reconnois, ma chère Natalie,
Que je dois mon salut au saint nœud qui nous lie.
Permets-moi toutefois de me plaindre à mon tour :
Me voyant te chérir d'une si tendre amour,
Y pouvois-tu répondre et me tenir cachée
Cette céleste ardeur dont Dieu t'avoit touchée ?
Peux-tu sans t'émouvoir avoir vu ton époux
Contre tant d'innocens exercer son courroux ?

Natalie
Sans m'émouvoir ! Hélas ! le ciel sait si tes armes
Versoient jamais de sang sans me tirer des larmes.
Je m'en émus assez ; mais eussé-je espéré
De réprimer la soif d'un lion altéré,
De contenir un fleuve inondant une terre,
Et d'arrêter dans l'air la chute d'un tonnerre ?
J'ai failli toutefois, j'ai dû parer tes coups ;
Ma crainte fut coupable autant que ton courroux.

Partageons donc la peine aussi-bien que les crimes :
Si ces fers te sont dus, ils me sont légitimes ;
Tous deux dignes de mort, et tous deux résolus,
Puisque nous voici joints, ne nous séparons plus ;
Qu'aucun temps, qu'aucun lieu, jamais ne nous divisent :
Un supplice, un cachot, un juge, nous suffisent.

Adrien
Par un ordre céleste, aux mortels inconnu,
Chacun part de ce lieu quand son temps est venu :
Suis cet ordre sacré que rien ne doit confondre ;
Lorsque Dieu nous appelle, il est temps de répondre ;
Ne pouvant avoir part à ce combat fameux,
Si mon cœur au besoin ne répond à mes vœux,
Mérite, en m'animant, ta part de la couronne
Qu'en l'empire éternel le martyre nous donne :
Au défaut du premier obtiens le second rang ;
Acquiers par tes souhaits ce qu'on nie à ton sang,
Et dedans le péril m'assiste en cette guerre.

Natalie
Bien donc, choisis le ciel et me laisse la terre.
Pour aider ta constance en ce pas périlleux,
Je te suivrai partout et jusque dans les feux ;
Heureuse si la loi qui m'ordonne de vivre
Jusques au ciel enfin me permet de te suivre,
Et si de ton tyran le funeste courroux
Passe jusqu'à l'épouse ayant meurtri l'époux.
Tes gens me rendront bien ce favorable office
De garder qu'à mes soins César ne te ravisse
Sans en apprendre l'heure et m'en donner avis,
Et bientôt de mes pas les tiens seront suivis ;
Bientôt.....

Adrien
Épargne-leur cette inutile peine ;
Laisse-m'en le souci, leur veille seroit vaine.
Je ne partirai point de ce funeste lieu
Sans ton dernier baiser et ton dernier adieu :
Laisses-en sur mon soin reposer ton attente.

Scène V

Adrien, Natalie, Flavie, Gardes.

Flavie
Aux desseins importans, qui craint, impatiente.
Eh bien, qu'obtiendrons-nous ? vos soins officieux
À votre époux aveugle ont-ils ouvert les yeux ?

Natalie
Nul intérêt humain, nul respect ne le touche ;
Quand j'ai voulu parler il m'a fermé la bouche,
Et détestant les dieux, par un long entretien,
A voulu m'engager dans le culte du sien.
Enfin ne tentez plus un dessein impossible,
Et gardez que, heurtant ce cœur inaccessible,
Vous ne vous y blessiez pensant le secourir,
Et ne gagniez le mal que vous voulez guérir ;
Ne veuillez point son bien à votre préjudice ;
Souffrez, souffrez plutôt que l'obstiné périsse ;
Rapportez à César notre inutile effort ;
Et si la loi des dieux fait conclure à sa mort,
Que l'effet prompt et court en suive la menace :
J'implore seulement cette dernière grâce.
Si de plus doux succès n'ont suivi mon espoir,
J'ai l'avantage au moins d'avoir fait mon devoir.

Flavie
Ô vertu sans égale, et sur toutes insigne !
Ô d'une digne épouse époux sans doute indigne !
Avec quelle pitié le peut-on secourir,
Si, sans pitié de soi, lui-même il veut périr ?

Natalie
Allez ; n'espérez pas que ni force ni crainte
Puissent rien où mes pleurs n'ont fait aucune atteinte ;
Je connois trop son cœur, j'en sais la fermeté,
Incapable de crainte et de légèreté.
À regret contre lui je rends ce témoignage,
Mais l'intérêt du ciel à ce devoir m'engage.
Encore un coup, cruel, au nom de notre amour,
Au nom saint et sacré de la céleste cour,
Reçois de ton épouse un conseil salutaire :

Déteste ton erreur, rends-toi le ciel prospère ;
Songe et propose-toi que tes travaux présens,
Comparés aux futurs, sont doux ou peu cuisans.
Vois combien cette mort importe à ton estime,
D'où tu sors, où tu vas, et quel objet t'anime.

Adrien
Mais toi, contiens ton zèle, il m'est assez connu,
Et songe que ton temps n'est pas encor venu ;
Que je te vais attendre à ce port désirable.

(À Flavie.)
Allons, exécutez le décret favorable
Dont j'attends mon salut plutôt que le trépas.

Flavie
Vous en êtes coupable, en ne l'évitant pas.

(Il sort. Le geôlier et les gardes emmènent Adrien.)

Natalie, seule
J'ose à présent, ô ciel, d'une vue assurée
Contempler les brillans de ta voûte azurée,
Et nier ces faux dieux qui n'ont jamais foulé
De ce palais roulant le lambris étoilé.
À ton pouvoir, Seigneur, mon époux rend hommage ;
Il professe ta foi, ses fers t'en sont un gage ;
Ce redoutable fléau des dieux sur les chrétiens,
Ce lion altéré du sacré sang des tiens,
Qui de tant d'innocens crut la mort légitime,
De ministre qu'il fut s'offre enfin pour victime ;
Et, patient agneau, tend à ses ennemis
Un col à ton saint joug heureusement soumis.
Rompons après sa mort notre honteux silence,
De ce lâche respect forçons la violence ;
Et disons aux tyrans, d'une constante voix,
Ce qu'à Dieu du penser nous avons dit cent fois.
Donnons air au beau feu dont notre âme est pressée ;
En cette illustre ardeur mille m'ont devancée ;
D'obstacles infinis mille ont su triompher,
Cécile des tranchans, Prisque des dents de fer,
Fauste des plombs bouillans, Dipne de sa noblesse,
Agathe de son sexe, Agnès de sa jeunesse,

Tècle de son amant, et toutes du trépas ;
Et je répugnerois à marcher sur leur pas !

(Elle sort.)

Scène VI

Genest, Dioclétien, Maximin, Valérie, Camille, Plancien, Gardes.

Genest, à Dioclétien
Seigneur, le bruit confus d'une foule importune,
De gens qu'à votre suite attache la fortune,
Par le trouble où nous met cette incommodité,
Altère les plaisirs de votre majesté ;
Et nos acteurs, confus de ce désordre extrême.....

Dioclétien
Il y faut donner ordre, et l'y porter nous-même.
De vos dames la jeune et courtoise beauté
Vous attire toujours cette importunité.

FIN DU TROISIÈME ACTE

Acte IV

Scène première

Dioclétien, Maximin, Valérie, Camille, Plancien, Gardes.

Valérie, à Dioclétien
Votre ordre a mis le calme, et dedans le silence
De ces irrévérens contiendra l'insolence.

Dioclétien
Écoutons, car Genest dedans cette action
Passe aux derniers efforts de sa profession.

Scène II

Adrien, représenté par Genest, Flavie, représenté par Sergeste ; Gardes.

Flavie
Si le ciel, Adrien, ne t'est bientôt propice,

D'un infaillible pas tu cours au précipice.
J'avois vu, par l'espoir d'un proche repentir,
De César irrité le courroux s'alentir ;
Mais quand il a connu nos prières, nos peines,
Les larmes de ta femme et son attente vaines,
L'œil ardent de colère et le teint pâlissant :
« Amenez, a-t-il dit d'un redoutable accent,
» Amenez ce perfide en qui mes bons offices
» Rencontrent aujourd'hui le plus lâche des vices ;
» Et que l'ingrat apprenne à quelle extrémité
» Peut aller la fureur d'un monarque irrité. »
Passant de ce discours s'il faut dire à la rage,
Il invente, il ordonne, il met tout en usage,
Et si le repentir de ton aveugle erreur
N'en détourne l'effet et n'éteint sa fureur.....

Adrien
Que tout l'effort, tout l'art, toute l'adresse humaine
S'unisse pour ma perte et conspire à ma peine :
Celui qui d'un seul mot créa chaque élément,
Leur donnant l'action, le poids, le mouvement,
Et prêtant son concours à ce fameux ouvrage,
Se retint le pouvoir d'en suspendre l'usage ;
Le feu ne peut brûler, l'air ne sauroit mouvoir,
Ni l'eau ne peut couler qu'au gré de son pouvoir ;
Le fer, solide sang des veines de la terre,
Et fatal instrument des fureurs de la guerre,
S'émousse s'il l'ordonne, et ne peut pénétrer
Où son pouvoir s'oppose et lui défend d'entrer.
Si César m'est cruel, il me sera prospère ;
C'est lui que je soutiens, c'est en lui que j'espère ;
Par son soin tous les jours la rage des tyrans
Croit faire des vaincus et fait des conquérans.

Flavie
Souvent en ces ardeurs la mort qu'on se propose
Ne semble qu'un ébat, qu'un souffle, qu'une rose ;
Mais quand ce spectre affreux sous un front inhumain,
Les tenailles, les feux, les haches à la main,
Commence à nous paroître et faire ses approches,
Pour ne s'effrayer pas il faut être des roches ;

Et notre repentir, en cette occasion,
S'il n'est vain, pour le moins tourne à confusion.

Adrien
J'ai contre les chrétiens servi long-temps vos haines,
Et j'appris leur constance en ordonnant leurs peines.
Mais, avant que César ait prononcé l'arrêt
Dont l'exécution me trouvera tout prêt,
Souffrez que d'un adieu j'acquitte ma promesse
À la chère moitié que Dieu veut que je laisse :
Et que, pour dernier fruit de notre chaste amour,
Je prenne congé d'elle en le prenant du jour.

Flavie
Allons, la pitié m'oblige à te complaire ;
Mais ce retardement aigrira sa colère.

Adrien
Le temps en sera court, devancez-moi d'un pas.

Flavie
Marchons, le zèle ardent qu'il porte à son trépas
Nous est de sa personne une assez sûre garde.

Un garde
Qui croit un prisonnier toutefois le hasarde.

Adrien
Mon ardeur et ma foi me gardent sûrement ;
N'avancez rien qu'un pas, je ne veux qu'un moment.

(Flavie et les gardes sortent.)
Ma chère Natalie, avec quelle allégresse
Verras-tu ma visite acquitter ma promesse !
Combien de saints baisers, combien d'embrassemens
Produiront de ton cœur les secrets mouvemens !
Prends, ma sensible ardeur, prends conseil de ma flamme ;
Marchons assurément sur les pas d'une femme :
Ce sexe qui ferma rouvrit depuis les cieux ;
Les fruits de la vertu sont partout précieux,
Je ne puis souhaiter de guide plus fidèle ;
J'approche de la porte, et l'on ouvre. C'est elle.
Enfin, chère moitié...

Scène III

Natalie, Adrien.

Natalie, se retirant
Comment ! seul et sans fers ?
Est-ce là ce martyr, ce vainqueur des enfers,
Dont l'illustre courage et la force infinie
De ses persécuteurs bravoient la tyrannie ?

Adrien
Ce soupçon, ma chère âme.....

Natalie
Après ta lâcheté,
Va, ne me tiens plus, traître, en cette qualité :
Du Dieu que tu trahis je partage l'injure ;
Moi l'âme d'un païen, moi l'âme d'un parjure !
Moi l'âme d'un chrétien qui renonce à sa loi !
D'un homme enfin sans cœur et sans âme et sans foi !

Adrien
Daigne m'entendre un mot.

Natalie
Je n'entends plus un lâche
Qui dès le premier pas chancelle et se relâche,
Dont la seule menace ébranle la vertu,
Qui met les armes bas sans avoir combattu,
Et qui s'étant fait croire une invincible roche,
Au seul bruit de l'assaut se rend avant l'approche.
Va, perfide, aux tyrans à qui tu t'es rendu
Demander lâchement le prix qui t'en est dû ;
Que l'épargne romaine en tes mains se desserre ;
Exclu des biens du ciel, songe à ceux de la terre ;
Mais parmi ses honneurs et ses rangs superflus
Compte-moi pour un bien qui ne t'appartient plus.

Adrien
Je ne te veux qu'un mot : accorde ma prière.

Natalie
Ah ! que de ta prison n'ai-je été la geôlière !
J'aurois souffert la mort avant ta liberté.
Traître, qu'espères-tu de cette lâcheté ?
La cour s'en raillera ; ton tyran, quoi qu'il die,

Ne sauroit en son cœur priser ta perfidie.
Les martyrs, animés d'une sainte fureur,
En rougiront de honte et frémiront d'horreur ;
Contre toi dans le ciel Christ arme sa justice ;
Les ministres d'enfer préparent ton supplice ;
Et tu viens, rejeté de la terre et des cieux,
Pour me perdre avec toi, chercher grâce en ces lieux ?

(À part.)
Que ferai-je, ô Seigneur ! puis-je souffrir sans peine
L'ennemi de ta gloire et l'objet de ta haine ?
Puis-je vivre et me voir en ce confus état
De la sœur d'un martyr, femme d'un apostat,
D'un ennemi de Dieu, d'un lâche, d'un infâme ?

Adrien
Je te vais détromper. Où cours-tu, ma chère âme ?

Natalie
Ravir dans ta prison, d'une mâle vigueur,
La palme qu'aujourd'hui tu perds faute de cœur ;
Y joindre les martyrs, et d'une sainte audace,
Remplir chez eux ton rang et combattre en ta place ;
Y cueillir les lauriers dont Dieu t'eût couronné ;
Et prendre au ciel le lieu qui t'étoit destiné.

Adrien
Pour quelle défiance altères-tu ma gloire !
Dieu toujours en mon cœur conserve sa victoire ;
Il a reçu ma foi, rien ne peut l'ébranler,
Et je cours au trépas bien loin d'en reculer.
Seul, sans fers, mais armé d'un invincible zèle,
Je me rends au combat où l'empereur m'appelle ;
Mes gardes vont devant, et je passe en ce lieu
Pour te tenir parole et pour te dire adieu.
M'avoir ôté mes fers n'est qu'une vaine adresse
Pour me les faire craindre et tenter ma faiblesse ;
Et moi, pour tout effet de ce soulagement,
J'attends le seul bonheur de ton embrassement.
Adieu, ma chère sœur, illustre et digne femme ;
Je vais par un chemin d'épines et de flamme,
Mais qu'auparavant moi Dieu lui-même a battu,

Te retenir un lieu digne de ta vertu.
Adieu : quand mes bourreaux exerceront leur rage,
Implore-moi du ciel la grâce et le courage
De vaincre la nature en cet heureux malheur,
Avec une constance égale à ma douleur.

Natalie, l'embrassant
Pardonne à mon ardeur, cher et généreux frère,
L'injuste impression d'un soupçon téméraire,
Qu'en l'apparent état de cette liberté,
Sans gardes et sans fers, tu m'avois suscité :
Va, ne relâche rien de cette sainte audace
Qui te fait des tyrans mépriser la menace.
Quoiqu'un grand t'entreprenne, un plus grand est pour toi.
Un Dieu te soutiendra, si tu soutiens sa foi.
Cours, généreux athlète, en l'illustre carrière
Où de la nuit du monde on passe à la lumière ;
Cours, puisqu'un Dieu t'appelle aux pieds de son autel,
Dépouiller sans regret l'homme infirme et mortel ;
N'épargne point ton sang en cette sainte guerre ;
Prodigues-y ton corps, rends la terre à la terre ;
Et redonnes à Dieu, qui sera ton appui,
La part qu'il te demande et que tu tiens de lui ;
Fuis sans regret le monde et ses fausses délices,
Où les plus innocens ne sont point sans supplices,
Dont le plus ferme état est toujours inconstant,
Dont l'être et le non-être ont presque un même instant,
Et pour qui toutefois la nature aveuglée
Inspire à ses enfans une ardeur déréglée,
Qui les fait si souvent au péril du trépas
Suivre la vanité de ses trompeurs appas.
Ce qu'un siècle y produit un moment le consomme.
Porte les yeux plus haut, Adrien ; parois homme :
Combats, souffre et t'acquiers, en mourant en chrétien,
Par un moment de mal l'éternité d'un bien.

Adrien
Adieu, je cours, je vole au bonheur qui m'arrive ;
L'effet en est trop lent, l'heure en est trop tardive !
L'ennui seul que j'emporte, ô généreuse sœur,
Et qui de mon attente altère la douceur,

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/rotrou/le-veritable-saint-genest

Le livre continue à la page suivante.

Est que la loi contraire au Dieu que je professe
Te prive par ma mort du bien que je te laisse,
Et, l'acquérant au fisc, ôte à ton noble sang
Le soutien de sa gloire et l'appui de son rang.

Natalie
Quoi ! le vol que tu prends vers les célestes plaines
Souffre encor tes regards sur les choses humaines ?
Si dépouillé du monde et si près d'en partir,
Tu peux parler en homme et non pas en martyr ?
Qu'un si foible intérêt ne te soit point sensible ;
Tiens au ciel, tiens à Dieu d'une force invincible ;
Conserve-moi ta gloire, et je me puis vanter
D'un trésor précieux que rien ne peut m'ôter.
Une femme possède une richesse extrême,
Qui possède un époux possesseur de Dieu même.
Toi qui de ta doctrine assiste les chrétiens,
Approche, cher Anthisme, et joins tes vœux aux miens.

Scène IV

Anthisme, Adrien, Natalie.

Anthisme
Un bruit qui par la ville a frappé mon oreille,
De ta conversion m'apprenant la merveille,
Et le noble mépris que tu fais de tes jours,
M'amène à ton combat plutôt qu'à ton secours.
Je sais combien César t'est un noble adversaire ;
Je sais ce qu'un chrétien doit et souffrir et faire
Et je sais que jamais, pour la peur du trépas,
Un cœur touché de Christ n'a rebroussé ses pas.
Va donc, heureux ami, va présenter ta tête
Moins au coup qui t'attend qu'au laurier qu'on t'apprête ;
Va de tes saints propos éclore les effets,
De tous les chœurs des cieux va remplir les souhaits.
Et vous, hôtes du ciel, saintes légions d'anges,
Qui du nom trois fois saint célébrez les louanges,
Sans interruption de vos sacrés concerts,
À son aveuglement tenez les cieux ouverts.

Adrien
Mes vœux arriveront à leur comble suprême,
Si, lavant mes péchés de l'eau du saint baptême,
Tu m'enrôles au rang de tant d'heureux soldats
Qui sous même étendard ont rendu des combats.
Confirme, cher Anthisme, avec cette eau sacrée
Par qui presque en tous lieux la croix est arborée,
En ce fragile sein le projet glorieux
De combattre la terre et conquérir les cieux.

Anthisme
Sans besoin, Adrien, de cette eau salutaire,
Ton sang t'imprimera ce sacré caractère :
Conserve seulement une invincible foi,
Et combattant pour Dieu, Dieu combattra pour toi.

Adrien, après un moment de réflexion
Ah ! Lentule ! en l'ardeur dont mon âme est pressée,
Il faut lever le masque et t'ouvrir ma pensée :
Le Dieu que j'ai haï m'inspire son amour ;
Adrien a parlé, Genest parle à son tour.
Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui respire
La grâce du baptême et l'honneur du martyre,
Mais Christ n'a point commis à vos profanes mains
Ce sceau mystérieux dont il marque ses saints.
Un ministre céleste, avec une eau sacrée,
Pour laver mes forfaits fend la voûte azurée ;
Sa clarté m'environne, et l'air de toutes parts
Résonne de concerts, et brille à mes regards.
Descends, céleste acteur ; tu m'attends, tu m'appelles.
Attends, mon zèle ardent me fournira des ailes ;
Du Dieu qui t'a commis dépars-moi les bontés.

(Il sort.)

Marcelle, qui représentoit Natalie
Ma replique a manqué ; ces vers sont ajoutés.

Lentule, qui représentoit Anthisme
Il les fait sur-le-champ, et, sans suivre l'histoire,
Croit couvrir en rentrant son défaut de mémoire.

Dioclétien
Voyez avec quel art Genest sait aujourd'hui

Passer de la figure aux sentimens d'autrui.

Valérie
Pour tromper l'auditeur, abuser l'acteur même,
De son métier, sans doute, est l'adresse suprême.

Scène V

Les mêmes ; Flavie, Gardes.

Flavie
Ce moment dure trop, trouvons-le promptement ;
César nous voudra mal de ce retardement ;
Je sais sa violence et redoute sa haine.

Un soldat
Ceux qu'on mande à la mort ne marchent pas sans peine.

Marcelle
Cet homme si célèbre en sa profession,
Genest que vous cherchez, a troublé l'action,
Et, confus qu'il s'est vu, nous a quitté la place.

Flavie
Le plus heureux parfois tombe en cette disgrâce ;
L'ardeur de réussir doit le faire excuser.

Camille, à Valérie
Comme son art, madame, a su les abuser !

Scène VI

Genest, Sergeste, Lentule, Marcelle, Gardes, Dioclétien, Valérie, etc.

Genest, regardant le ciel
Suprême majesté, qui jettes dans les âmes
Avec des gouttes d'eau de si sensibles flammes,
Achève tes bontés, représente avec moi
Les saints progrès des cœurs convertis à ta foi ;
Faisons voir dans l'amour dont le feu nous consomme,
Toi le pouvoir d'un Dieu, moi le devoir d'un homme ;
Toi l'accueil d'un vainqueur sensible au repentir,
Et moi, Seigneur, la force et l'ardeur d'un martyr.

Maximin
Il feint comme animé des grâces du baptême.

Valérie
Sa feinte passeroit pour la vérité même.

Plancien
Certes, ou ce spectacle est une vérité,
Ou jamais rien de faux ne fut mieux imité.

Genest
Et vous, chers compagnons de la basse fortune
Qui m'a rendu la vie avecque vous commune,
Marcelle, et vous, Sergeste, avec qui tant de fois
J'ai du Dieu des chrétiens scandalisé les lois,
Si je puis vous prescrire un avis salutaire,
Cruels, adorez-en jusqu'au moindre mystère,
Et cessez d'attacher avec de nouveaux clous
Un Dieu qui sur la croix daigna mourir pour nous.
Mon cœur illuminé d'une grâce céleste....

Marcelle
Il ne dit pas un mot du couplet qui lui reste.

Sergeste
Comment, se préparant avecque tant de soin....

Lentule, regardant derrière la tapisserie
Holà, qui tient la pièce ?

Genest
Il n'en est plus besoin.
Dedans cette action, où le ciel s'intéresse,
Un ange tient la place, un ange me redresse ;
Un ange par son ordre a comblé mes souhaits,
Et de l'eau du baptême effacé mes forfaits.
Ce monde périssable et sa gloire frivole
Est une comédie où j'ignorois mon rôle ;
J'ignorois de quel feu mon cœur devoit brûler ;
Le démon me dictoit quand Dieu vouloit parler ;
Mais depuis que le soin d'un esprit angélique
Me conduit, me redresse et m'apprend ma réplique,
J'ai corrigé mon rôle, et le démon confus,
M'en voyant mieux instruit, ne me suggère plus.
J'ai pleuré mes péchés, le ciel a vu mes larmes ;
Dedans cette action il a trouvé des charmes,
M'a départi sa grâce, est mon approbateur,
Me propose des prix, et m'a fait son acteur.

Lentule
Quoiqu'il manque au sujet, jamais il ne hésite.

Genest
Dieu m'apprend sur-le-champ ce que je vous récite,
Et vous m'entendez mal si dans cette action
Mon rôle passe encor pour une fiction.

Dioclétien
Votre désordre enfin force ma patience :
Songez-vous que ce jeu se passe en ma présence ?
Et puis-je rien comprendre au trouble où je vous voi ?

Genest
Excusez-les, seigneur, la faute en est à moi ;
Mais mon salut dépend de cet illustre crime :
Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui s'exprime ;
Ce jeu n'est plus un jeu, mais une vérité
Où par mon action je suis représenté,
Où moi-même l'objet et l'acteur de moi-même,
Purgé de mes forfaits par l'eau du saint baptême,
Qu'une céleste main m'a daigné conférer,
Je professe une loi que je dois déclarer.
Écoutez donc, Césars, et vous troupes romaines,
La gloire et la terreur des puissances humaines,
Mais foibles ennemis d'un pouvoir souverain,
Qui foule aux pieds l'orgueil et le sceptre romain ;
Aveuglé de l'erreur dont l'enfer vous infecte,
Comme vous des chrétiens j'ai détesté la secte,
Et si peu que mon art pouvoit exécuter,
Mon bonheur consistoit à les persécuter :
Pour les fuir et chez vous suivre l'idolâtrie,
J'ai laissé mes parens, j'ai quitté ma patrie,
Et fait choix à dessein d'un art peu glorieux,
Pour mieux les diffamer et les rendre odieux :
Mais par une bonté qui n'a point de pareille,
Et par une incroyable et soudaine merveille,
Dont le pouvoir d'un Dieu peut seul être l'auteur,
Je deviens leur rival de leur persécuteur,
Et soumets à la loi que j'ai tant réprouvée,
Une âme heureusement de tant d'écueils sauvée :
Au milieu de l'orage où m'exposoit le sort,

Un ange par la main m'a conduit dans le port,
M'a fait sur un papier voir mes fautes passées
Par l'eau qu'il me versoit à l'instant effacées ;
Et cette salutaire et céleste liqueur,
Loin de me refroidir m'a consumé le cœur :
Je renonce à la haine et déteste l'envie
Qui m'a fait des chrétiens persécuter la vie ;
Leur créance est ma foi, leur espoir est le mien ;
C'est leur Dieu que j'adore ; enfin je suis chrétien.
Quelque effort qui s'oppose à l'ardeur qui m'enflamme,
Les intérêts du corps cèdent à ceux de l'âme ;
Déployez vos rigueurs, brûlez, coupez, tranchez,
Mes maux seront encor moindres que mes péchés.
Je sais de quel repos cette peine est suivie,
Et ne crains point la mort qui conduit à la vie.
J'ai souhaité long-temps d'agréer à vos yeux ;
Aujourd'hui je veux plaire à l'empereur des cieux ;
Je vous ai divertis, j'ai chanté vos louanges ;
Il est temps maintenant de réjouir les anges,
Il est temps de prétendre à des prix immortels,
Il est temps de passer du théâtre aux autels.
Si je l'ai mérité, qu'on me mène au martyre :
Mon rôle est achevé, je n'ai plus rien à dire.

Dioclétien
Ta feinte passe enfin pour importunité.

Genest
Elle vous doit passer pour une vérité.

Valérie
Parle-t-il de bon sens ?

Maximin
Croirai-je mes oreilles ?

Genest
Le bras qui m'a touché fait bien d'autres merveilles.

Dioclétien
Quoi ! tu renonces, traître, au culte de nos dieux ?

Genest
Et les tiens aussi faux qu'ils me sont odieux.
Sept d'entre eux ne sont plus que des lumières sombres

Dont la foible clarté perce à peine les ombres,
Quoiqu'ils trompent encor votre crédulité ;
Et des autres le nom à peine en est resté.

Dioclétien, se levant
Ô blasphème exécrable ! ô sacrilège impie,
Et dont nous répondrons si son sang ne l'expie !
Préfet, prenez ce soin, et de cet insolent
Fermez les actions par un acte sanglant
Qui des dieux irrités satisfasse la haine :
Qui vécut au théâtre expire dans la scène ;
Et si quelqu'autre, atteint du même aveuglement,
A part en son forfait, qu'il l'ait en son tourment.

Marcelle, à genoux
Si la pitié, seigneur....

Dioclétien
La piété plus forte
Réprimera l'audace où son erreur l'emporte.

Plancien
Repassant cette erreur d'un esprit plus remis....

Dioclétien
Acquittez-vous du soin que je vous ai commis.

Camille, à Genest
Simple, ainsi de César tu méprises la grâce !

Genest
J'acquiers celle de Dieu.

(Dioclétien, Maximin, Valérie et Camille, sortent.)

Scène VII

Octave, Le décorateur, Marcelle, Plancien, Gardes.

Octave
Quel mystère se passe ?

Marcelle
L'empereur abandonne aux rigueurs de la loi
Genest, qui des chrétiens a professé la foi.

Octave
Nos prières peut-être....

Marcelle
Elles ont été vaines.

Plancien
Gardes !

Un garde
Seigneur ?

Plancien
Menez Genest, chargé de chaînes,
Dans le fond d'un cachot attendre son arrêt.

Genest
Je t'en rends grâce, ô ciel ! allons, me voilà prêt :
Les anges, quelque jour des fers que tu m'ordonnes,
Dans ce palais d'azur me feront des couronnes.

Scène VIII

Les mêmes ; Sergeste, Lentule, Albin, Gardes.

Plancien, assis
Son audace est coupable autant que son erreur,
D'en oser faire gloire aux yeux de l'empereur.
Et vous qui sous même art courez même fortune,
Sa foi, comme son art, vous est-elle commune ?
Et comme un mal souvent devient contagieux....

Marcelle
Le ciel m'en garde, hélas !

Octave
M'en préservent les dieux !

Sergeste
Que plutôt mille morts....

Lentule
Que plutôt mille flammes....

Plancien, à Marcelle
Que représentiez-vous ?

Marcelle
Vous l'avez vu, les femmes,
Si, selon le sujet, quelque déguisement,
Ne m'obligeoit parfois au travestissement.

Plancien, à Octave
Et vous ?

Octave
Parfois les rois, et parfois les esclaves.

Plancien, à Sergeste
Vous ?

Sergeste
Les extravagans, les furieux, les braves.

Plancien, à Lentule
Ce vieillard ?

Lentule
Les docteurs sans lettres ni sans lois ;
Parfois les confidens, et les traîtres parfois.

Plancien, à Albin
Et toi ?

Albin
Les assistans.

Plancien, se levant
Leur franchise ingénue
Et leur naïveté se produit assez nue.
Je plains votre malheur, mais l'intérêt des dieux
À tout respect humain nous doit fermer les yeux ;
À des crimes parfois la grâce est légitime ;
Mais à ceux de ce genre elle seroit un crime,
Et si Genest persiste en son aveuglement,
C'est lui qui veut sa mort et rend son jugement.
Voyez-le toutefois, et si ce bon office
Le peut rendre lui-même à lui-même propice,
Croyez qu'avec plaisir je verrai refleurir
Les membres ralliés d'un corps prêt à périr.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Acte V

Scène première

(Une prison.)

Genest seul et enchaîné.
Par quelle divine aventure,
Sensible et sainte volupté,
Essai de la gloire future,
Incroyable félicité ;
Par quelles bontés souveraines,
Pour confirmer nos saints propos,
Et nous conserver le repos,
Sous le lourd fardeau de nos chaînes,
Descends-tu des célestes plaines
Dedans l'horreur de nos cachots ?

Ô fausse volupté du monde,
Vaine promesse d'un trompeur !
Ta bonace la plus profonde
N'est jamais sans quelque vapeur ;
Et mon Dieu, dans la peine même
Qu'il veut que l'on souffre pour lui,
Quand il daigne être notre appui,
Et qu'il reconnoît que l'on l'aime,
Influe une douceur suprême
Sans mélange d'aucun ennui.

Pour lui la mort est salutaire,
Et par cet acte de valeur
On fait un bonheur volontaire
D'un inévitable malheur.
Nos jours n'ont pas une heure sûre ;
Chaque instant use leur flambeau ;
Chaque pas nous mène au tombeau ;
Et l'art, imitant la nature,
Bâtit d'une même figure
Notre bière et notre berceau.

Mourons donc, la cause y convie :
Il doit être doux de mourir
Quand se dépouiller de la vie
Est travailler pour l'acquérir.
Puisque la céleste lumière
Ne se trouve qu'en la quittant
Et qu'on ne vainc qu'en combattant,



Saint Genest est dans la bibliographie officielle du BTS 2027.

D’autres œuvres du programme
se lisent aussi sur Classiques.app.

Voir les œuvres du programme

Gratuit, sans inscription.

Le livre continue à la page suivante.

D'une vigueur mâle et guerrière
Courons au bout de la carrière
Où la couronne nous attend.

Scène II

Le même ; Marcelle, Le geôlier.

Le geôlier, à Marcelle
Entrez.

(Le geôlier sort.)

Marcelle
Eh bien, Genest, cette ardeur insensée
Te dure-t-elle encore, ou t'est-elle passée ?
Si tu ne fais pour toi, si le jour ne t'est cher,
Si ton propre intérêt ne te sauroit toucher,
Nous osons espérer que le nôtre possible
En cette extrémité te sera plus sensible,
Que t'étant si cruel tu nous seras plus doux,
Et qu'obstiné pour toi tu fléchiras pour nous :
Si tu nous dois chérir, c'est en cette occurrence ;
Car, séparés de toi, quelle est notre espérance ?
Par quel sort pouvons-nous survivre ton trépas ?
Et que peut plus un corps dont le chef est à bas ?
Ce n'est que de tes jours que dépend notre vie ;
Nous mourrons tous du coup qui te l'aura ravie ;
Tu seras seul coupable, et nous tous en effet,
Serons punis d'un mal que nous n'aurons point fait.

Genest
Si d'un heureux avis vos esprits sont capables,
Partagez ce forfait, rendez-vous-en coupables,
Et vous reconnoîtrez s'il est un heur plus doux
Que la mort qu'en effet je vous souhaite à tous.
Vous mourriez pour un Dieu dont la bonté suprême,
Vous faisant en mourant détruire la mort même,
Feroit l'éternité le prix de ce moment,
Que j'appelle une grâce et vous un châtiment.

Marcelle
Ô ridicule erreur de vanter la puissance

D'un Dieu qui donne aux siens la mort pour récompense !
D'un imposteur, d'un fourbe et d'un crucifié !
Qui l'a mis dans le ciel ? qui l'a déifié ?
Un nombre d'ignorans et de gens inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes ;
De femmes et d'enfans dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité ;
De gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas,
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas,
Perdent l'ambition en perdant l'espérance,
Et souffrent tout du sort avec indifférence !
De là naît le désordre épars en tant de lieux ;
De là naît le mépris et des rois et des dieux,
Que César irrité réprime avec justice
Et qu'il ne peut punir d'un trop rude supplice.
Si je t'ose parler d'un esprit ingénu,
Et si le tien, Genest, ne m'est point inconnu,
D'un abus si grossier tes sens sont incapables,
Tu te ris du vulgaire et lui laisses ses fables,
Et pour quelque sujet, mais qui nous est caché,
À ce culte nouveau tu te feins attaché.
Peut-être que tu plains ta jeunesse passée,
Par une ingrate cour si mal récompensée :
Si César, en effet, étoit plus généreux,
Tu l'as assez suivi pour être plus heureux :
Mais dans toutes les cours cette plainte est commune,
Le mérite bien tard y trouve la fortune ;
Les rois ont ce penser inique et rigoureux,
Que sans nous rien devoir nous devons tout pour eux,
Et que nos vœux, nos soins, nos loisirs, nos personnes,
Sont de légers tributs qui suivent leurs couronnes.
Notre métier surtout, quoique tant admiré,
Est l'art où le mérite est moins considéré.
Mais peut-on qu'en souffrant vaincre un mal sans remède ?
Qui sait se modérer, s'il veut tout lui succède.
Pour obtenir nos fins n'aspirons point si haut ;
À qui le désir manque aucun bien ne défaut.

Si de quelque besoin ta vie est traversée,
Ne nous épargne point, ouvre-nous ta pensée ;
Parle, demande, ordonne, et tous nos biens sont tiens.
Mais quel secours, hélas ! attends-tu des chrétiens ?
Le rigoureux trépas dont César te menace,
Et notre inévitable et commune disgrâce.

Genest
Marcelle, avec regret j'espère vainement
De répandre le jour sur votre aveuglement,
Puisque vous me croyez l'âme assez ravalée,
Dans les biens infinis dont le ciel l'a comblée,
Pour tendre à d'autres biens, et pour s'embarrasser
D'un si peu raisonnable et si lâche penser.
Non, Marcelle, notre art n'est pas d'une importance
À m'en être promis beaucoup de récompense ;
La faveur d'avoir eu des Césars pour témoins
M'a trop acquis de gloire et trop payé mes soins.
Nos vœux, nos passions, nos veilles et nos peines,
Et tout le sang enfin qui coule dans nos veines,
Sont pour eux des tributs de devoir et d'amour,
Où le ciel nous oblige en nous donnant le jour ;
Comme aussi j'ai toujours, depuis que je respire,
Fait des vœux pour leur gloire et pour l'heur de l'empire :
Mais où je vois s'agir de l'intérêt d'un Dieu
Bien plus grand dans le ciel qu'ils ne sont en ce lieu,
De tous les empereurs l'empereur et le maître,
Qui seul me peut sauver comme il m'a donné l'être,
Je soumets justement leur trône à ses autels,
Et contre son honneur ne dois rien aux mortels.
Si mépriser leurs dieux est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidèle,
Et que, loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si des dieux de métal et de pierre
Seront puissans au ciel comme on le croit en terre,
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un Dieu dont la créance y passe pour erreur :
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfans et ces gens inutiles,

Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.
Ta grâce peut, Seigneur, détourner ce présage.
Mais, hélas ! tous l'ayant, tous n'en ont pas l'usage ;
De tant de conviés bien peu suivent tes pas,
Et, pour être appelés, tous ne répondent pas.

Marcelle
Cruel, puisqu'à ce point cette erreur te possède,
Que ton aveuglement est un mal sans remède,
Trompant au moins César, apaise son courroux,
Et, si ce n'est pour toi, conserve-toi pour nous.
Sur la foi de ton Dieu fondant ton espérance,
À celle de nos dieux donne au moins l'apparence,
Et, sinon sous un cœur, sous un front plus soumis,
Obtiens pour nous ta grâce, et vis pour tes amis.

Genest
Notre foi n'admet point cet acte de foiblesse ;
Je la dois publier, puisque je la professe.
Puis-je désavouer le maître que je sui ?
Aussi-bien que nos cœurs nos bouches sont à lui.
Les plus cruels tourmens n'ont point de violence
Qui puisse m'obliger à ce honteux silence.
Pourrois-je encor, hélas ! après la liberté
Dont cette ingrate voix l'a tant persécuté,
Et dont j'ai fait un Dieu le jouet d'un théâtre,
Aux oreilles d'un prince et d'un peuple idolâtre,
D'un silence coupable, aussi-bien que la voix,
Devant ses ennemis méconnoître ses lois !

Marcelle
César n'obtenant rien, ta mort sera cruelle.

Genest
Mes tourmens seront courts, et ma gloire éternelle.

Marcelle
Quand la flamme et le fer paroîtront à tes yeux....

Genest
M'ouvrant la sépulture, ils m'ouvriront les cieux.

Marcelle
Ô dur courage d'homme !

Genest
Ô foible cœur de femme !

Marcelle
Cruel ! sauve tes jours.

Genest
Lâche ! sauve ton âme.

Marcelle
Une erreur, un caprice, une légèreté,
Au plus beau de tes ans te coûter la clarté !

Genest
J'aurai bien peu vécu si l'âge se mesure
Au seul nombre des ans prescrit par la nature ;
Mais l'âme qu'au martyre un tyran nous ravit,
Au séjour de la gloire à jamais se survit.
Se plaindre de mourir c'est se plaindre d'être homme ;
Chaque jour le détruit, chaque instant le consomme ;
Au moment qu'il arrive il part pour le retour,
Et commence de perdre en recevant le jour.

Marcelle
Ainsi rien ne te touche, et tu nous abandonnes ?

Genest
Ainsi je quitterois un trône et des couronnes :
Toute perte est légère à qui s'acquiert un Dieu.

Scène III

Le geôlier, Marcelle, Genest.

Le geôlier
Le préfet vous demande.

Marcelle
Adieu, cruel.

Genest
Adieu.

(Marcelle sort.)

Le geôlier
Si bientôt à nos dieux vous ne rendez hommage,
Vous vous acquittez mal de votre personnage,
Et je crains en cet acte un tragique succès.

Genest
Un favorable juge assiste à mon procès ;
Sur ses soins éternels mon esprit se repose,
Je m'assure sur lui du succès de ma cause,
De mes chaînes par lui je serai déchargé,
Et par lui-même un jour César sera jugé.

(Ils sortent.)

Scène IV

Dioclétien, Maximin, Gardes.

Dioclétien
Puisse par cet hymen votre couche féconde
Jusques aux derniers temps donner des rois au monde,
Et par leurs actions ces surgeons glorieux
Mériter comme vous un rang entre les dieux !
En ce commun bonheur l'allégresse commune
Marque votre vertu plus que votre fortune,
Et fait voir qu'en l'honneur que je vous ai rendu,
Je vous ai moins payé qu'il ne vous étoit dû.
Les dieux, premiers auteurs des fortunes des hommes,
Qui dedans nos états nous font ce que nous sommes,
Et dont le plus grand roi n'est qu'un simple sujet,
Y doivent être aussi notre premier objet ;
Et sachant qu'en effet ils nous ont mis sur terre
Pour conserver leurs droits, pour régir leurs tonnerres,
Et pour laisser enfin leur vengeance en nos mains,
Nous devons sous leurs lois contenir les humains,
Et notre autorité, qu'ils veulent qu'on révère,
À maintenir la leur n'est jamais trop sévère ;
J'espérois cet effet, et que tant de trépas
Du reste des chrétiens redresseroient les pas :
Mais j'ai beau leur offrir de sanglantes hosties,
Et laver leurs autels du sang de ces impies ;
En vain j'en ai voulu purger ces régions,
Je vois du sang d'un seul naître des légions.
Mon soin nuit plus aux dieux qu'il ne leur est utile ;
Un ennemi défait leur en reproduit mille ;
Et le caprice est tel de ces extravagans,

Que la mort les anime et les rend arrogans.
Genest, dont cette secte aussi folle que vaine,
A si long-temps été la risée et la haine,
Embrasse enfin leur loi contre celle des dieux,
Et l'ose insolemment professer à nos yeux ;
Outre l'impiété, ce mépris manifeste
Mêle notre intérêt à l'intérêt céleste :
En ce double attentat, que sa mort doit purger,
Nous avons et les dieux et nous-même à venger.

Maximin
Je crois que le préfet, commis à cet office,
S'attend aussi d'en faire un public sacrifice,
D'exécuter votre ordre, et de cet insolent
Donner ce soir au peuple un spectacle sanglant,
Si déjà sur le bois d'un théâtre funeste
Il n'a représenté l'action qui lui reste.

Scène V

Valérie, Camille, Marcelle, Octave, Sergeste, Lentule, Albin, Gardes.
(Tous les comédiens se mettent à genoux.)

Valérie, à Dioclétien
Si, quand pour moi le ciel épuise ses bienfaits,
Quand son œil provident rit à tous nos souhaits,
J'ose encore espérer que dans cette allégresse
Vous souffriez à mon sexe un acte de foiblesse,
Permettez-moi, seigneur, de rendre à vos genoux
Ces gens qu'en Genest seul vous sacrifiez tous :
Tous ont aversion pour la loi qu'il embrasse,
Tous savent que son crime est indigne de grâce ;
Mais il est à leur vie un si puissant secours,
Qu'ils la perdront du coup qui tranchera ses jours.
M'exauçant, de leur chef vous détournez vos armes ;
Je n'ai pu dénier cet office à leurs larmes,
Où je n'ose insister si ma témérité
Demande une injustice à votre majesté.

Dioclétien
Je sais que la pitié plutôt que l'injustice
Vous a fait embrasser ce pitoyable office,

Et dans tout cœur bien né tiens la compassion
Pour les ennemis même une juste action ;
Mais où l'irrévérence et l'orgueil manifeste
Joint l'intérêt d'état à l'intérêt céleste,
Le plaindre est, au mépris de notre autorité,
Exercer la pitié contre la piété ;
C'est du bras qui l'irrite arrêter la tempête
Que son propre dessein attire sur sa tête,
Et d'un soin importun arracher de sa main
Le couteau dont lui-même il se perce le sein.

Marcelle
Ah ! seigneur, il est vrai ; mais de cette tempête
Le coup frappe sur nous s'il tombe sur sa tête,
Et le couteau fatal que l'on laisse en sa main
Nous assassine tous en lui perçant le sein.

Octave
Si la grâce, seigneur, n'est due à son offense,
Quelque compassion l'est à notre innocence.

Dioclétien
Le fer qui de ses ans doit terminer le cours
Retranche vos plaisirs en retranchant ses jours :
Je connois son mérite et plains votre infortune ;
Mais, outre que l'injure avec les dieux commune,
Intéresse l'état à punir son erreur,
J'ai pour toute sa secte une si forte horreur,
Que je tiens tous les maux qu'ont soufferts ses complices,
Ou qu'ils doivent souffrir, pour de trop doux supplices.
En faveur toutefois de l'hymen fortuné
Par qui tant de bonheur à Rome est destiné,
Si par son repentir, favorable à soi-même,
De sa voix sacrilège il purge le blasphème,
Et reconnoît les dieux auteurs de l'univers,
Les bras de ma pitié vous sont encore ouverts.
Mais voici le préfet : je crains que son supplice
N'ait prévenu l'effet de votre bon office.

Scène VI

Les mêmes ; Plancien.

Plancien
Par votre ordre, seigneur, ce glorieux acteur,
Des plus fameux héros fameux imitateur,
Du théâtre romain la splendeur et la gloire,
Mais si mauvais acteur dedans sa propre histoire,
Plus entier que jamais en son impiété,
Et par tous mes efforts en vain sollicité,
A du courroux des dieux contre sa perfidie
Par un acte sanglant fermé la tragédie....

Marcelle, pleurant
Que nous achèverons par la fin de nos jours.

Octave
Ô fatale nouvelle !

Sergeste
Ô funeste discours !

Plancien
J'ai joint à la douceur, aux offres, aux prières,
À si peu que les dieux m'ont donné de lumières,
(Voyant que je tentois d'inutiles efforts)
Tout l'art dont la rigueur peut tourmenter les corps ;
Mais ni les chevalets, ni les lames flambantes,
Ni les ongles de fer, ni les torches ardentes,
N'ont contre ce rocher été qu'un doux zéphyr
Et n'ont pu de son sein arracher un soupir.
Sa force en ce tourment a paru plus qu'humaine ;
Nous souffrions plus que lui par l'horreur de sa peine ;
Et nos cœurs, détestant ses sentimens chrétiens,
Nos yeux ont malgré nous fait l'office des siens :
Voyant la force enfin comme l'adresse vaine,
J'ai mis la tragédie à sa dernière scène,
Et fait avec sa tête ensemble séparer
Le cher nom de son Dieu qu'il vouloit proférer.

Dioclétien
Ainsi reçoive un prompt et sévère supplice
Quiconque ose des dieux irriter la justice !

(Il sort.)

Valérie, à Marcelle
Vous voyez de quel soin je vous prêtois les mains ;

Mais sa grâce n'est plus au pouvoir des humains.

Maximin, à Valérie
Ne plaignez point, madame, un malheur volontaire,
Puisqu'il a pu franchir et s'être salutaire,
Et qu'il a bien voulu par son impiété
D'une feinte en mourant faire une vérité.

FIN DE SAINT GENEST.

Saint Genest
Jean de Rotrou

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/rotrou/le-veritable-saint-genest